

Pierre Laurendeau

Signé
Tandx

Sous la Cape



Dans la même collection

HURL BARBE, ***Pompe le Mousse***

Les mésaventures picaresques de deux sœurs dans l'après-68.

HURL BARBE, ***Les Celtes mercenaires***

Western bre-ton et post-atomique.

PATRICK BOMAN, ***Des nouilles dans le cosmos***

Pas facile de faire des nouilles de qualité dans l'espace.

PATRICK BOMAN, ***Les Canines dans le pâté***

Une équipe de hardis vampirologues traque les créatures des ténèbres.

PATRICK BOMAN,

Les Innommables et autres histoires de Canines

27 nouvelles par le meilleur spécialiste français de l'épieu certifié FSC.

PATRICK BOMAN, ***Amours, Délices et Morgue***

Suite des aventures des vampirologues de La Nouvelle-Babylone.

PATRICK BOMAN, ***Peabody se rince l'œil***

Opus six des célèbres aventures de l'Inspector Sahib.

PIERRE CHARMOZ,

***Première ascension népalaise de la tour Eiffel
et autres cimes improbables.***

PIERRE CHARMOZ ET STUDIO LOU PETITOU,

Le Vampire de Wall Street.

STUDIO LOU PETITOU ET PIERRE CHARMOZ,

La Canine impériale.

GASPARD DE LA NOCHE,

Luna di Miele et autres histoires de montagne.

GILLES DERAIS, ***Trilogie Lange***

Fessées et fusées (trois livres en un).

YAK RIVAIS, ***Francoquin***

Un monument de l'édition du xx^e siècle enfin réédité.

RENÉ TROIN, ***Chantier Schéhérazade.***

JULES VEINE, ***Le Voyage dans les spasmes***

De l'extase comme moyen de transport sidéral.

JULES VEINE, ***L'Atour infernal.***

SIGNÉ FORNAX



AUTRES LIVRES DE PIERRE LAURENDEAU

Ethnograffiti,

dessins et lithographie de Jorge Camacho,
Première Personne, 1987.

Les Poinçons de John Baskerville,

trois lithographies de Ramón Alejandro,
la Compagnie des Indes oniriques, 1990.

Le Français cent difficultés,

Le Polygraphe, 1993/2011.

Ruynes, suivi de Phélie et de Ariane,

photographie de Jean-Jacques Gévaudan,
la Compagnie des Indes oniriques, 1994.

[Avec Pascal Proust]

Carnets de Loire,

(trois volumes), Le Polygraphe, 1996-2003.

[Avec Patrick Boman]

L'Autopsie confirme le décès, éloge de la correction,

Mots et Cie, 2003.

Pierre Laurendeau

Signé
Fornax

Sous la Cape

Sommaire

<i>La vie secrète et honteuse de Pierre Laurendeau</i> <i>(Préface par C. Laucou)</i>	9
Des canines dans l'encrier	25
L'affaire Garamon(d)t	59
Le quatuor Vertige.....	97
Fornax et les Aleximores	131
Signé Fornax	147
<i>L'affaire Laurendeau (Postface par C. Laucou)</i>	173

La vie secrète et honteuse
de Pierre Laurendeau
(Préface)

Le difficile, dans une *préface* qui n'est pas de la même main que celle utilisée pour sculpter le corps de l'ouvrage¹, c'est de faire oublier que c'est un texte de commande. Il en est de même, bien sûr, pour tous les *avant-propos*, les *liminaires*, les *prolégomènes*, les *préambules*, *avis*, *avertissements* et *prologues*, sans oublier les *prodromes* et *proèmes* aux favoris blanchis sous le poids des ans. La difficulté est semblable – c'est, pourrait-on dire, la loi du genre – pour ceux qui closent au lieu d'ouvrir : *postfaces*, *péroraisons* et autres *paralipomènes*.

Si la verve, l'habileté, l'habitude, la rouerie, voire l'intelligence (il est arrivé de la constater parfois) de l'auteur en second qui accepte cette ouverture ou cette fermeture textuelle parvient (ou parviennent) à gommer ce trait intrinsèque et majeur de ce type de prose, il n'en reste pas moins que le lecteur considère – à juste titre dans la plupart des cas – la lecture des pages qui la contiennent comme facultative et qu'il les saute avec une joie non dissimulée. Dès lors le travail du *facier* (pré- ou post- peu importe) s'apparente à la fabrication de rectangles de gris optique et à l'augmentation arbitraire de la largeur du dos aux seules fins que le titre y trouve sa place avec plus d'aise et de confort. Ce n'est pas une tâche inutile mais elle est quelque peu attristante; aussi nombre de faciers professionnels, dont les noms qui sont dans toutes les cervelles

1. Confondre l'une et l'autre reviendrait à confondre Praxitèle avec le tailleur de pierre qui fournit le socle de la statue.

glissent par le toboggan² culturel jusqu'au bout de toutes les langues (il est superflu donc de les citer), ont pris le parti de forcer le lecteur par des moyens déloyaux mais pour eux de bon aloi. Ils utilisent le plus souvent la loi dite d'*Ici dimanche* qui stipule que plus le titre d'un texte est putassier et raccrocheur plus le texte a de chance d'être lu quitte à décevoir par la suite. Bien que facier amateur, j'ai choisi d'user de ce stratagème pour des raisons tout aussi inavouables que celles qui ont poussé François Valorbe à titrer *Napoléon et Paris* un recueil d'excellentes nouvelles où l'on ne parle, cela va sans dire, ni de Napoléon ni de Paris³, au prétexte que ces deux noms propres étaient ceux qui faisaient le mieux vendre. Ce dont le malicieux Érik Losfeld, son éditeur, fit mine de s'offusquer, lui qui avait obtenu à l'œil la photogravure de la *Barbarella* de Forest (l'un des premiers chefs-d'œuvre de la BD érotique et chef-d'œuvre de la BD tout court) en envoyant chaque planche de l'album à venir à un photographeur différent... pour essai avant commande. Mais je m'égare. Pour maintenir en alerte l'attention du lecteur et empêcher le saut inopiné, il me faut maintenant frapper un grand coup. Asséner une révélation sans précédent :

Pierre Laurendeau n'existe pas!

Bien sûr, maintenant il faut que je m'explique...

*

-
2. J'aime les mots qui contiennent des double g. Ils sont rares et permettent de se rendre compte si les créateurs de fontes typographiques ont correctement œuvré dans leur travail d'approches par paires.
 3. Boris Vian on le sait, mais lui sans aucune autre raison que sa volonté de fantaisie, a titré selon le même principe *l'Automne à Pékin*, un roman où il n'est question ni de l'automne ni de la Chine.

Pierre Charmoz escaladait une montagnarde par la face sud quand je fis sa prime rencontre. Pour ne point prendre froid par ses extrémités, la belle avait gardé ses mouffles, ses chaussures à crampons et son bonnet à pompon, vestige sans doute de sa petite enfance. Ses lunettes de soleil cachaient la partie la plus expressive de son visage. Je ne saurais rien dire d'autre tant ma vision de la scène fut fugitive. Sauf qu'elle était parfaitement brune. En bon père plainard exilé pour quelques jours à Chamonix, ignorant tout des pratiques locales, j'avais confondu un mazot avec un chalet d'aisance au cours d'une promenade qui aurait dû me conduire à la chute Frédéric Dard en empruntant le sentier du Plan de l'Aiguille creuse mais je m'étais égaré au milieu des sapins.

Une envie pressante m'avait fait ouvrir la porte, la gêne me la fit refermer presque aussitôt. Non sans avoir entraperçu l'œil brillant et le sourire du Charmoz qui faisaient ainsi de moi un complice involontaire.

Je le retrouvai de manière fortuite un couple d'heures plus tard chez Landru où il fêtait la sortie de son second manuel technique, *la Montagne à seins nus*, par le biais d'une séance de dédicaces. Celle qui lui facilitait la tâche en lui ouvrant les ouvrages à la bonne page et qui passait la main sur sa poitrine par l'échancrure de la chemise ouverte, était rousse et souriante. Son accent d'outre-Manche m'informa qu'elle semblait n'être que de passage.

Une demi-heure et une dédicace à mon nom plus tard nous étions devenus les meilleurs amis du monde. Je fus présenté à son cousin Jacques Charmoz, montagnard (comme il se doit), aviateur, peintre et dessinateur, amateur de jolies femmes (c'est de famille...) et voyageur. Il était de passage dans sa région natale pour une exposition et logeait chez Pierre le temps de son séjour. Je fus enchanté de cette courte entrevue avec celui

dont le dessin publicitaire de la jeune femme à travers le trou de serrure pour la gaine Scandale participa à mes premiers émois de garçon. À compter de cette découverte dans un hebdomadaire féminin de la bibliothèque maternelle, le rouge, je dois l'avouer, fut une de mes couleurs fétiches. Le noir, couleur de l'encre par excellence, ne m'est pas non plus indifférent. Mais glissons sur ces propos dont l'apparence seule est stendhalienne.

Cet après-midi dédicatoire fut aussi pour moi l'occasion de ma première rencontre avec un autre personnage hors du commun : Pierre Laurendeau. J'appris en quelques instants, quasi muet face au dialogue enjoué et explicatif des deux Pierre, l'essentiel sur Laurendeau et sa rencontre avec Charmoz.

Pierre Laurendeau, Angevin bon teint, avait débarqué la semaine précédente directement de sa ville natale pour clore – du moins le pensait-il – une enquête littéraire longue et éprouvante sur un écrivain anonyme du *xx^e* siècle sur lequel personne n'avait travaillé avant lui et au sujet duquel courait la légende qu'il ne serait qu'une fiction : *le poète qui rôde en skis*. Cet homme mystérieux que personne ne pouvait se vanter d'avoir aperçu, déclamait de nuit et à voix tonitruante, face aux montagnes alpines qui les lui restituaient en échos, des textes de sa composition aux étranges sonorités. Le jour levé, ne restait de lui pour attester son existence que les deux sillons parallèles et rapprochés qui creusaient dans la neige leurs lignes d'errés nocturnes. Bien qu'il fût tout à ses recherches, Laurendeau se rendit vite compte que ses pérégrinations montagnardes ne pouvaient s'effectuer avec la même impunité que celles qu'il avait coutume de pratiquer sans danger entre les murs de sa bonne vieille ville d'Angers. Il comprit qu'il avait besoin d'un professeur de montagne. Ce fut Charmoz

qui arrondissait ainsi, avec son activité de guide, le modeste pécule que lui rapportait l'écriture des siens. Et, depuis un peu moins d'une semaine, on les voyait monter tous les deux à l'heure où la touristaille bariolée redescendait vers Cham' pour passer dans les bars, les restaurants à fondue et les boîtes la fin de la journée jusqu'à l'aurore dispensatrice de sommeil. Ils ne redescendaient avec discrétion qu'à la nuit fort avancée comme si la prudence dont ils avaient dû faire un usage intense dans leur virée nocturne devait se prolonger jusqu'à la ville exempte pourtant de tout danger autre que les toujours possibles ivrognes au volant. Si une solide complicité entre les deux hommes s'était développée au cours de ces quelques journées – plutôt au cours de ces quelques nuits – leurs sorties n'avaient provoqué aucune avancée significative dans les recherches de Laurendeau. Ils avaient retrouvé quelques traces attribuables au poète qui rôde en skis et entendu une fois des sonorités étouffées pouvant faire penser à une déclamation nocturne, mais qui provenait d'un endroit tellement éloigné de celui où ils se trouvaient qu'ils n'auraient pu affirmer ni l'un ni l'autre sans mentir qu'il s'agissait bien d'un poème. Peut-être n'était-ce en fin de compte que les râles d'accouplement de deux dahus en mal de descendance...

L'après-midi de dédicaces de Charmoz s'était prolongé trop tard dans la soirée pour qu'ils aient encore le courage de monter poursuivre leurs investigations. Ils me proposèrent donc tout naturellement de prolonger la soirée ensemble autour de la table d'un restaurant «étonnant» (*dixit* Laurendeau) dont l'existence même était ignorée de Charmoz. J'acceptai avec enthousiasme la proposition et je notai l'adresse du lieu sur un ticket de métro usagé qui restait sans emploi depuis des semaines au fond de la poche à briquet de mon pantalon. J'en profitai pour leur annoncer que je devais les

quitter momentanément car j'avais un rendez-vous et que je ne me rendrai probablement pas seul au restaurant. L'œil de Charmoz s'alluma avant de se plisser en un clignement égrillard. Nous nous séparâmes devant la porte de Landru. Une blonde aux yeux verts s'accrochait à un bras de Charmoz tandis que Laurendeau reluquait avec envie et un léger retroussement de la commissure gauche la rousse poitrinophile et à petits roberts affichant depuis peu un duo de sourcils froncés.

*

Entre deux travaux de quelque importance, j'avais pris quelques jours de congé (étant mon propre patron, je n'avais eu aucune difficulté à cela) pour accompagner mon ami Fornax dans l'une de ses enquêtes. La proposition n'était pas de mon fait mais du sien. Il m'avait téléphoné pour prendre de mes nouvelles et, de fil en aiguille du Midi, il m'avait parlé de son départ prochain pour Chamonix où une curieuse affaire n'attendait que lui pour être résolue, puis m'avait proposé de l'accompagner. Ce dont je. Oui. En un seul mot car j'avais grand plaisir à le revoir.

Nous nous étions connus quelques douzaines de mois plus tôt, au Clos Lucé, à l'inauguration de l'exposition des plans et cartes de Léonard. J'y avais été convié par le ministre de la Culture de l'époque (son nom m'échappe, qu'il veuille bien m'en pardonner) en tant qu'historien des techniques d'imprimerie. Cette inauguration, tout le monde s'en souvient car elle suscita pas mal de tapage dans les quotidiens, et pas à cause des œuvres exposées, du moins pas seulement à cause d'elles. L'exposition, à retentissement international, avait été montée à la suite de l'extraordinaire don fait au musée tourangeau par

le Vatican d'une petite collection de manuscrits du Maître, extirpée de fonds inédits et non classés de la bibliothèque la plus secrète du monde. Cela pour resserrer les liens avec la fille aînée de l'Église à l'occasion du dixième anniversaire de l'accession à la sainteté par le dernier patron des catholiques. Ce que le *Monde libéré*, avec son humour habituel, n'avait pas manqué de titrer sur sept colonnes et en corps 250 : « D'un François I^{er} à un autre ! »

Particulièrement ouvert en ce jour d'inauguration, mais rien qu'aux officiels, à la presse et à quelques privilégiés dont je faisais partie, le Clos Lucé avait vu disparaître mystérieusement, pendant le cocktail, la pièce maîtresse de l'exposition : le plan en élévation et en perspective de la rotative typographique de Léonard. Je m'étais déplacé spécialement pour lui et je devais passer encore quelques jours à Amboise afin de l'étudier à tête reposée après l'agitation médiatique de cette première journée. Ses dimensions imposantes, son encadrement hermétique et sa vitre blindée à l'épreuve des roquettes interdisaient l'idée même d'une tentative de vol. Et pourtant il disparut aux yeux de tous sans que personne sût comment il avait pu réaliser ce prodige.

Les services de sécurité réagirent avec célérité. Le Clos Lucé fut réellement clos, enfermant tous ses visiteurs sans possibilité de sortie, et un hélicoptère décolla de la cour du Quai des Orfèvres emportant Fornax dans sa bulle motorisée.

Je fus d'entrée de jeu l'un de ses principaux suspects. Notre première entrevue se passa sans aménité, dans un rapide jeu de versets (de sa part) et répons (de la mienne). Il ne me passa pas les bracelets mais il me garda sous le coude et me fit assister à tous ses interrogatoires. J'avoue ne pas avoir compris sur le moment la raison d'un comportement aussi surprenant de sa part. Mais, de sa bouche, « j'appris par la suite et j'en fus

bien content», comme le dit Brassens dans *La Fessée*, qu'il avait cessé de me soupçonner bien avant la fin de mon interrogatoire et qu'il était intéressé par mes réactions devant les réponses des autres à ses questions.

– Entrevoyez-vous une quelconque lumière dans cette affaire? me demanda-t-il.

– Non. Et vous?

– Moi non plus!

Il rit et mon rire, au bout de quelques secondes, finit par se mêler au sien. Notre amitié, du moins nous le pensons tous les deux, naquit de ce moment d'hilarité partagée.

Malgré son grand métier et son intelligence un peu hors des critères communs, Fornax ne retrouva jamais le plan de la rotative de Léonard, il ne comprit jamais comment il avait pu disparaître, il ne sut jamais qui l'avait fait disparaître ni pourquoi.

Je devais rejoindre Fornax à l'hôtel où nous avions pris chacun une chambre au même étage, juste en face des glaciers. Un mot de sa part m'attendait, noté au vol avec force fautes par la réceptionniste pendant le coup de fil où il informait de son retard et me demandait, si je le pouvais, de bien vouloir le rejoindre à la gendarmerie. Cette perspective ne me réjouissait guère car je songeais au rendez-vous dînatoire avec les deux Pierre. Je ressortis de l'hôtel en maugréant, fier pour une fois de la part gasconne de mon ascendance qui conférait à mon caractère cette irascibilité qui m'allait si bien au teint. Mes grognements cessèrent pourtant presque illico: une voiture de gendarmerie allait passer à ma hauteur. Je la hélai. Deux regards noirs me toisèrent, suspicieux, au-dessus de bouches pincées en attente de mes explications avant d'exploser en requêtes diverses. Le simple nom de Fornax éclaircit les regards

et força la ligne des bouches à s'évaser vers le haut en un presque-sourire. Je fus convié à monter à l'arrière du véhicule et ce taxi improvisé (et gratuit) me conduisit, à grand renfort de sirène, jusqu'à mon ami. La radio des gendarmes l'avait prévenu de notre arrivée; il nous attendait sur le seuil du bâtiment. Il me fit signe d'approcher avec des gestes d'impatience à peine avais-je entrouvert la portière.

– On a trouvé deux glaçons à la viande pour apéro de géants!

Il me désignait deux blocs de glace renfermant en leur sein chacun le corps d'un homme dans la quarantaine, correctement habillé d'un costume strict et chapeauté d'un feutre à la mode du siècle précédent. Je me surpris à penser qu'ainsi vêtus, ils devaient avoir nettement moins froid.

– J'en ai terminé pour aujourd'hui. On va conduire ces messieurs à la morgue. Tu as prévu pour nous quelque chose de moins réfrigérant?

– Nous allons manger dans un restaurant qui, paraît-il, est «étonnant».

– Bien...

Il m'ouvrit la portière pour que je me réinstalle à l'arrière de la voiture de gendarmerie, il monta d'autorité à côté de moi et c'est en cet équipage, dans le vacarme ininterrompu de la sirène de la voiture, que nous arrivâmes au restaurant. Les gendarmes repartirent immédiatement et silencieusement vers leur base et, sous le regard interrogatif d'une bonne moitié des clients et du personnel du restaurant, sortis pour voir ce qui se passait, nous pénétrâmes dans l'établissement.

Les deux Pierre, bien trop occupés à distraire les demoiselles qui les accompagnaient, n'avaient pas pris la peine de se lever pour se renseigner sur les causes de la pollution sonore qui venait de cesser. Ils me virent toutefois arriver et me firent un

signe de la main. À la table ronde pour six personnes qu'ils occupaient deux places étaient vacantes. Nous étions attendus. Charmoz me fit comprendre du regard qu'il était quelque peu déçu par le fait que j'étais accompagné d'un homme. Je fis néanmoins la présentation de ces messieurs entre eux. Charmoz, lui, nous présenta leurs égéries du moment.

– Bertille (la rousse)... et Coloquinte (la blonde).

Laurendeau ne nous avait pas menti sur ce point : le restaurant était réellement «étonnant». Taillé à même le granit de la montagne, il avait des hauteurs sous plafond dignes d'une cathédrale. Et si les tables du centre de la pièce (dont la nôtre) étaient de vraies tables, celles de sa périphérie n'étaient que de simples plateaux posés sur des pieds taillés à même le roc. La cuisine, ouverte à l'extrémité opposée de l'entrée, de hauteur plus raisonnable, était éclairée de rouge, ce qui lui conférait des allures infernales, impression soulignée par la chaleur qui s'en échappait et par les odeurs de viandes grillées qui parvenaient de manière aléatoire aux nez des convives grâce aux déplacements d'air provoqués par le va-et-vient incessant des serveurs et des serveuses. Nulle musique d'ambiance en fond sonore ; rien que les conversations de chaque table fondues en un bruit blanc pas vraiment désagréable avant sa dissolution dans les hauteurs. Et, point d'orgue de la félicité rayonnante de Laurendeau, la spécialité du lieu était les mogettes à l'angvine sur lit de viande des Grisons.

Vexée d'avoir été délaissée par un Charmoz qui n'en avait cure, Bertille avait, au cours du repas, quitté sa chaise pour les genoux de Laurendeau qu'elle trouvait beaucoup plus confortables. Cela lui donnait surtout beaucoup plus d'aisance pour fourrager à deux mains dans la toison pectorale de notre homme qu'elle avait débraillé pour se sentir plus à l'aise dans ses mouvements. Les serveurs et serveuses, qui en avaient vu

bien d'autres, passaient à côté de notre table comme si de rien n'était. Charmoz et Coloquinte avaient entrepris une grande discussion dont eux seuls connaissaient la teneur, et la ponctuèrent d'habiles jeux de mains et de pieds. Fornax, en bon flic, s'était pris d'intérêt pour Laurendeau et l'avalanche de questions qu'il lui posait s'apparentait plus à un interrogatoire (certes courtois) qu'à une aimable discussion de salon. Il semblait vouloir tout savoir sur lui. Laurendeau, parfois gêné (ou troublé) par les attouchements de Bertille et par les frissons que ses caresses lui tiraient, répondait du mieux qu'il pouvait. Il avait été aidé en cela, lui qui n'absorbait jamais d'alcool, par le génépi à la crème de framboise bu à même le verre de Bertille, breuvage peu recommandable qu'il avait pris pour un soda et qui avait eu la faculté immédiate de lui délier la langue. J'écoutais d'une oreille vague cette conversation interrogative mais, n'ayant à vrai dire aucun interlocuteur, je commençais à m'ennuyer ferme en attendant les desserts. Je regardais les tables autour de moi dans l'espoir, vain peut-être, d'y trouver un centre d'intérêt. Un couple, à trois tables de la nôtre, s'engueulait. Lui, rouge et excédé; elle, calme et jolie. Je me surpris à rêver qu'il quittait le restaurant en jetant à terre sa serviette dans un geste théâtral et que je venais prendre sa place toute chaude pour la consoler, elle...

Les desserts finirent par arriver. L'assiette de crêpes roulées à flamber au Cointreau (évidemment!) fut placée devant Laurendeau. Le serveur versait sans retenue la sauce à base de la célèbre liqueur quand un geste brusque de Bertille bouscula la casserollette de cuivre et l'odorant liquide qu'elle contenait se répandit sur la nappe qui prit immédiatement feu grâce à la présence en son centre d'une de ces bougies veilleuses cerclées d'aluminium – un peu ridicules mais très prisées dans ce type d'établissements – posée sur un cendrier (non publici-

taire) ainsi détourné de son usage premier. En un geste réflexe et avant que les flammes ne montent trop haut, j'avais ôté la bouteille de coteaux-du-layon presque vide de son seau à glaçons et répandu le contenu de celui-ci sur la nappe... Entre les assiettes, c'était la Bérézina (à la fonte des glaces) mais l'incendie était circonscrit. Conséquence du sinistre, mon dessert était foutu. Un camembert fourré à la frangipane accompagné de sa sauce de chocolat blanc semée de violettes en sucre! Je contemplais, debout, l'étendue des dégâts. J'avais encore à la main la bouteille de layon. Je la finis au goulot pour me consoler. Bertille venait d'obtenir au propre le diplôme qu'elle avait déjà passé haut la main au figuré: celui de rousse incendiaire.

Ce fut pendant ce repas quelque peu mouvementé que se scella l'accord tacite entre Fornax et Laurendeau, le même que celui qui avait lié dans le passé Watson et Holmes ou Leblanc et Lupin. L'un allait devenir le biographe de l'autre. Le *Sept de cœur* de Laurendeau et Fornax fut, bien sûr, l'*Affaire du glacier des Bossons* qui reste encore dans bon nombre de mémoires. Plus tard, au cours de l'affaire que Laurendeau nomma *Des canines dans l'encrier*, Fornax allait trouver sa Malvina ou, si l'on préfère, sa Princesse des ténèbres en la personne de Marguerite Eymery qui, à l'instar de son arrière-grand-tante, ne détestait pas les aventures fortement épicées, ni les jeunes filles, ce qui n'a jamais déplu à un Fornax pouvant se rêver le Willy d'un autre siècle.

L'*Affaire du glacier des Bossons* – on la résume ici pour ceux qui n'auraient pas eu la chance d'en vivre les péripéties en direct – avait commencé par la découverte de deux corps parfaitement conservés dans la glace. L'analyse de cette glace

et celle des vêtements des cadavres (leurs données anthropométriques n'avaient correspondu à personne de fiché, même dans les bases de données d'Interpol ; leur autopsie n'avait rien révélé non plus sur eux) avaient conduit Fornax à s'intéresser à une société d'import-export de stature internationale et à capitaux britanniques, Djinn & Co, spécialisée dans le commerce à grande échelle de consommables d'imprimerie. Leur produit phare, baptisé H₂O-ffset, était un produit de mouillage révolutionnaire qui réduisait de 50 % la consommation d'encre, en accélérant le séchage sur tout support sans aucune dépense d'énergie et interdisait toute possibilité de sèche pendant le tirage. Le PDG du groupe, l'excentrique Anglais Reginald Monster, financier impitoyable, était un habitué de Chamonix où il passait l'essentiel de son temps à tenter des records improbables. Fornax l'avait fait arrêter au beau milieu du tunnel du Mont-Blanc alors qu'il était sur une planche à roulettes, tiré à 200 km/h par une Porsche Carrera. Son casque, orné de deux kazoos au-dessus des oreilles, produisait, selon ses dires, une musique exceptionnelle.

Peu enclin à se laisser manipuler par les farfelus de tous poils et fort peu impressionné par la stature financière du bonhomme, Fornax avait réussi à lui faire avouer le fin fond de l'affaire, copieusement aidé il est vrai, de manière discrète pour une fois, par la Bertille de Laurendeau qui se chargea de toutes les traductions.

Monster, lors de l'un de ses séjours précédents, avait découvert fortuitement que l'eau du glacier des Bossons avait l'exacte composition requise pour la fabrication de l'H₂O-ffset. Il avait donc décidé d'exploiter plus ou moins secrètement cette matière première. Ayant appris par diverses sources qu'une machine compacte de liquéfaction de la glace à grande vitesse avait été développée par des savants soviétiques avant

l'éclatement de l'URSS, il avait contacté des représentants de la mafia russe pour qu'ils se chargent de lui procurer cette technologie. Chose qui fut faite mais un différend au moment du paiement avait contraint Monster à se débarrasser des deux émissaires qu'on lui avait envoyés. Il avait tout simplement inversé la polarité de la machine après avoir précipité les deux hommes à l'eau, ce qui les avait congelés illico.

À l'issue de l'enquête, Laurendeau retourna vers Angers avec un cahier rempli des notes qu'il avait prises pendant l'affaire. Je ne sais pas, à l'heure où je vous parle, s'il en a tiré quelque chose. Emporta-t-il Bertille dans ses bagages ? Je l'ignore également. Tout ce que je sais, c'est qu'il continue à voir Fornax et ce, de façon beaucoup plus régulière que moi...

Christian LAUCOU

Des canines
dans l'encrier

Chapitre 1 : une fiente rutilante

Lorsque l'inspecteur Fornax arriva à l'atelier AGB (Arts Graphiques Bannes) SA, les 120 collaborateurs de la prospère entreprise familiale, fondée par Norbert Bannes en 1879, étaient sous le choc : les trois cents litres d'encre indispensables à l'impression du prochain *bestselleur* goncourable avaient été siphonnés par un malappris, voire un concurrent déloyal. Tout en déboutonnant son trench-coat mastic, l'inspecteur, parvenu promptement sur les lieux, n'écartait aucune hypothèse, même la plus saugrenue. L'œil pétillant, la moustache en bataille, il interrogea d'un regard pénétrant les salariés de l'imprimerie, cherchant à repérer l'éventuel Brutus de cette honorable confrérie. Las ! ce simple tour d'horizon ne suffirait pas à lever le coupable d'un seul coup de cuiller à pot : les 120 visages demeuraient de marbre, ainsi que l'exige leur estimable profession. L'inspecteur Fornax allait devoir explorer méthodiquement tous les faits et gestes, sans oublier les pistes ardues et les voies sans issue...

D'abord les faits, simples comme l'intrigue d'un roman de Raymonde Machard : Paul Petitclou, le prote de l'imprimerie, avait ouvert les portes de l'atelier à 5h56, comme il le faisait chaque jour depuis trente ans, cinq mois et vingt-quatre jours. Il vérifia le bon état de la Planeta, des quatre Roland 800 et des trois Cameron, ces dernières machines étant dédiées à l'impression des *bestselleurs*, comme il le précisa à l'inspec-

teur. Ce jour-là devait commencer l'impression du prochain Goncourt. (M. Bannes était prévenu un mois à l'avance de l'identité du lauréat afin de pouvoir produire suffisamment d'ouvrages, ornés de l'enviée bande rouge.) Cette année, le très convoité prix littéraire serait attribué à... Mais chut! Monsieur l'inspecteur comprendra, n'est-ce pas, qu'il ne pouvait dévoiler l'identité du quidam, celui-ci restant secret professionnel jusqu'à l'heure H du verdict du jury. Bref, en vérifiant la cuve de l'indispensable mixture concoctée par M. Carbonel, encrier de père en fils depuis 1834, M. Petitclou avait eu la surprise, pour ne pas dire la stupéfaction, de la découvrir absolument vide, lichepotée jusqu'à la dernière goutte!

– Trois cents litres d'un coup, ça fait tout de même beaucoup, gémit l'honorable chef d'atelier.

– Et vous n'avez rien relevé de suspect? interrogea le civil policier, histoire de suivre la procédure.

– Non, absolument rien. Ah! peut-être une crotte de chauve-souris, au beau milieu de l'atelier. Je suis oiseauologue à mes heures perdues, spécialisé dans les fientes... expliqua l'honnête homme, un peu honteux tout de même de ce hobby coprosophe.

Les sourcils de l'inspecteur se soulevèrent un instant, accentuant la majestueuse autorité de son visage par ailleurs amène.

– Ah! ah! une crotte de chauve-souris dans un atelier d'imprimerie ultramoderne, cela ne vous a pas paru bizarre? Et d'abord, la chauve-souris n'est pas un oiseau, que je sache: votre compte est bon, mon gaillard!

Et s'adressant aux deux pandores qui l'accompagnaient:

– Embarquez-moi ce citoyen.

Le prote protesta, véhémentement:

– Je le sais bien, nom de Saint-Jean-Porte-Latine, que ce n'est pas un oiseau! Mais ça n'empêche que, dans

la science des ornithocopres, on l'inclut, par analogie.

– C'est bon, bougonna le bon bougre de policier, libérez-le.

Les pandores retirèrent illico les bracelets à peine posés, s'interrogeant sur le versement de la prime étant donné le faible temps de rétention du suspect.

– Donc, reprenons: vous avisâtes la fiente et vous n'en fûtes pas ému?

– J'étais tellement bouleversé par ma découverte... J'avoue ne pas y avoir, sur le coup, attaché de l'importance. Il est vrai qu'elle était d'un noir rutilant, si je puis me permettre cette impropiété colorée.

– Et qu'est devenue cette déjection si noire qu'elle en était rouge?

– Disparue!

Chapitre 2 : Les Potes au Noir

Tandis qu'il furetait dans l'atelier à la recherche de l'improbable crotte, l'œil de l'inspecteur Fornax fut attiré par un journal roulé en boule et jeté dans une poubelle.

– Par la cuirasse de saint Patatras! s'exclama le policier, désireux de se mettre sous la protection d'un saint qui, pour être mineur, n'en est pas moins réputé pour son professionnalisme: *Les Potes au Noir*, la revue des typographes anarchistes. Tiens tiens!

Il défroissa la feuille, qu'ornait un poing brandissant un composteur, encerclé d'un filet noir épais. La déjection mammifère s'en échappa.

– Oh! oh! cela devient du plus grand intérêt, marmonna le subtil Herlock pour lui-même. Une fiente dans un brûlot, c'est comme une hostie dans un bréviaire – si je puis me permettre cette analogie in petto.

Tout à ses pensées, l'inspecteur Fornax heurta d'un front décidé un dos inébranlable, celui d'un typographe, justement, en train de composer en baskerville corps 36 ital ce titre énigmatique: « *Comment instruire les petits rats...* », que l'inspecteur parvint à lire en miroir.

– C'est une bonne question! effectivement, et j'ajouterai: comment une chauve-souris nyctalope parvient-elle à ingurgiter trois cents litres d'encre? A-t-elle des complices?

– Mais... euh... J'ignore... Et qui êtes-vous pour me poser

d'étranges questions tout en lisant dans mon dos le titre d'un chapitre recomposé pour le futur goncourable ?

– Inspecteur Fornax. Vous avez intérêt à vous montrer coopératif, sinon je vous embarque pour impression illicite des *Potes au Noir*.

Le visage du typographe, assez coloré, vira subitement au blanc. L'inspecteur Fornax avait touché juste.

– Rassurez-vous, mon bon. Je ne fais pas de politique et mes idées m'inciteraient plutôt à tout faire péter, de préférence avec de la tarte à la crème. On est civilisés depuis deux mille ans, à ce qu'il paraît ! Je vous demanderai seulement de me prévenir discrètement si vous voyez passer une grande chauve-souris, à l'allure souple autant que fourbe, hoquetant horriblement sous l'effet d'un trop-plein d'encre qu'elle a confondue avec le baquet à sang du charcutier voisin, qui, m'a-t-on dit, prépare de l'excellent boudin.

– Ah... Euh... Oui, certainement.

L'inspecteur Fornax s'éloigna vivement ; sa recrue, perplexe, finit de composer sa titraïlle : « *Comment instruire les petits rats de l'Opéra ?* »

*

Dans son bureau, Onésime Bannes, cinquième du nom, triturait son compte-fils comme s'il attendait une cargaison de fausse monnaie. L'inspecteur Fornax fit éruption – ainsi qu'un volcan sans nom de la chaîne aléoute, mais les deux événements sont sans lien de causalité.

– C'est une catastrophe ! soupira l'entrepreneur imprimeur. M. Carbonel ne peut me livrer trois cents litres de son encre inégalée avant un mois. Le goncourable ne sera jamais imprimé à temps...

– Cher Monsieur, il ne sera pas dit que l'inspecteur Fornax restera les bras croisés devant tant d'affliction papetière. Les masses ont droit au goncourt, c'est une des avancées sociales que je défends avec conviction, au même titre que les congés payés et les congés de transport pour les liquides alcoolisés. Nous (pluriel de majesté; bien que roturier, l'inspecteur Fornax ne dédaigne pas certaines formules de l'Ancien Régime) avons fait des progrès considérables dans la résolution de l'énigmatique évaporation des trois cents litres de la liqueur Carbonel.

L'inspecteur regarda fixement le naguère prospère industriel :

– Croyez-vous aux vampires, Monsieur Bannes ?

Son interlocuteur sursauta :

– Tout de même, vous n'êtes pas là pour me conter fariboles !

– Que nenni. Les premiers éléments de l'enquête recueillis par votre serviteur avec célérité font indéniablement référence à une visite impromptue mais avérée de *Desmodontinae*, une espèce de chauve-souris qui ne vit pas en Europe – mais avec le réchauffement didactique, allez savoir ! Son régime alimentaire spécifique la pousse à siphonner une grosse quantité de sang à ses victimes, au point, parfois, de ne plus pouvoir s'envoler. Alors, imaginez un peu notre *Desmodontinae* cherchant une aire d'envol après avoir récuré votre cuve à encre...

– Mais, pourquoi de l'encre ?

– Problème d'adaptation ? Mutation ? Perversion ? Les réponses appartiennent aux savants. Mon rôle est de mettre la main sur la (ou les) coupable(s). Serviteur, monsieur.

Et l'inspecteur Fornax disparut du bureau directorial aussi vite qu'il y était entré.

Chapitre 3: boire de l'encre aide-t-il à lire Aristote ?

Pas mécontent de son petit effet, l'inspecteur sifflota trois fois le train, ce qui amusa les clavistes qui tournèrent un instant la tête pour suivre l'énergumène dans ses déambulations péripatéticiennes. L'œil de notre moderne Janus accrocha une page consacrée à... *Desmodontinae* sur l'écran d'une accorte demoiselle. Il accourut et se jeta non à ses pieds mais sur sa souris (le *mulot* cher à l'un de nos présidents).

– Ah ah! on s'intéresse aux bêtes? s'enquit le policier sur un ton inquisitorial.

– Mais pas du tout, se rebiffa la demoiselle. Je viens d'allumer mon ordurateur et je ne sais absolument pas ce que fait cet écran sur le mien.

Elle agita trois fois le cactus qui ornait son bureau devant la machine, comme un ostensor rempli d'encens et de benjoin, sans oublier de palper discrètement une patte de lapin en peluche estampillée WWF. Ce rituel était censé chasser les mauvaises ondes, les vibrations néfastes et les importuns matinaux.

– Pouvez-vous me montrer votre historique? demanda aimablement Fornax.

La demoiselle rougit.

– Euh... Comme ça, sans que l'on ait fait connaissance.

– Je veux simplement savoir quelles requêtes Internet a effectuées la personne qui laissa en plan cette chauve-souris binaire, expliqua patiemment l’inspecteur.

– Ah oui ! l’historique, quoi. Fallait le dire.

Devant tant de mauvaise foi (ou d’inattention due à une nuit peut-être consacrée à des activités illicites, comme de faire entrer des chiroptères dans l’atelier Bannes, s’interrogea l’inspecteur Fornax), l’assermenté éleva d’un cran ses sourcils déjà fort hauts. Après avoir épluché quelques liens sans rapport avec le sujet, mais sur des sujets qui n’étaient pas sans rapport, l’inspecteur tomba sur une page d’un site d’informations générales bien connu. Une dépêche datée du 1^{er} avril 2011 et intitulée : « *Boire de l’encre ou boire du sang, il faudra bientôt choisir !* » L’auteur mentionnait l’étude d’un institut américain de marketing éthique qui préconisait de remplacer, dans les films de vampires destinés aux adolescents, le sang – vecteur d’une image négative, dangereuse, etc. – par de l’encre, ce qui aurait pour effet, précisait l’étude, de ramener les jeunes générations vers la lecture.

– Point de vue un tantinet aristotélíchien, vous ne trouvez pas, mademoiselle ?

– Même si je préfère les chats, je suis d’accord avec vous ! s’exclama avec conviction son interlocutrice. On se croirait au Moyen Age, où l’on soignait les maladies de foie avec de l’hépatique noble (*Hepatica nobilis*) sous prétexte que sa feuille affecte la forme d’un foie. Vision pseudo-scientifique qui privilégie les liaisons de forme aux causalités.

L’inspecteur ne put qu’opiner devant tant de bon sens et de savoir.

Chapitre IV : bijection et déjections

Des liens de causalité, ce n'était pas ce qui manquait désormais à l'inspecteur. Suite à une surférie Internet, des aristotéli-chiens d'occasion avaient eu l'idée grandiose d'introduire une tribu de *Desmodontinae* dans l'atelier Bannes afin, semblait-il – mais Fornax se hasardait là sur le terrain honni de la conjecture –, d'inciter les futurs lecteurs du goncourable à se tourner vers la **vraie** littérature... Mais laquelle? En privant les trépi-gnants fans du gominé lauréat, parfois à la chemise blanche légèrement déboutonnée, de leur nourriture annuelle, ne risquaient-ils pas, ces modernes corsaires des belles lettres, d'atteindre à un effet tout contraire à celui recherché? Épouser une cause juste ne prémunit en rien d'un divorce calamiteux, songea le philosophe de la tour Pointue. Mais il savait désormais dans quelle direction orienter ses recherches.

Il revint à l'atelier de composition plomb. Son « contact » venait de commencer une autre ligne: « ... *comment pomper sans fatigue?* ».

– Vous êtes sûr que c'est pour le goncourable? Ne confondez-vous pas manuel pratique et littérature de gare?

– Ah? Il y a une différence?

– Pour moi, non, à vrai dire. J'ai voyagé en seconde avec une classe de neige dont la maîtresse lisait du Christine Angot; ce fut une expérience éprouvante. Mais revenons à nos chirop-tères mélanophiles. Il semblerait qu'une secte néo-aristotéli-

chienne ait décidé de s'emparer de la viscosité Carbonel à des fins de salubrité publique : interdire à l'honorable Monsieur Bannes de sortir à temps le goncourable de l'année... Risquant ainsi de provoquer une faillite déshonorante et coûteuse en termes d'emplois. Vous n'avez pas une petite idée, aux *Potes au Noir*?

Le typographe eut comme un haut-le-cœur.

– Non, non, je ne vous demande pas de délater, ce qui serait très vilain. Seulement de me mettre sur une piste adéquate, qui me permettrait d'entrer discrètement en contact avec les agitateurs culturels, de faire purger les bestioles qui doivent avoir de sérieux problèmes gastriques à cette heure et de restituer, en leur pressant le ventre, l'encre siphonnée à sa cuve originelle. Y verriez-vous un *casus conscientiae*?

Le typographe tripota son composteur, mal à l'aise. Avant de répondre, il préféra finir sa phrase, car il avait l'amour du travail bien fait : « *Cuves inox et fosses toutes eaux : comment pomper sans fatigue ?* »

– Je me disais bien qu'on restait dans le sujet, commenta Fornax. Alors, votre réponse, j'attends!

– D'accord. Mais pas de coup Maurice.

– Promis! Si je me dévoie, que la marraine Dusel me foudroie!

C'était sibyllin, voire obscur. Mais son interlocuteur semblait avoir parfaitement imprimé le message. Il se dirigea vers une petite porte et fit signe à l'inspecteur de le suivre. L'huis discret donnait sur un agreste sentier bordant l'impressionnant ensemble d'ateliers séculaires et s'enfonçant dans un bosquet providentiel (pourquoi, dans les romans, les bosquets sont-ils toujours providentiels?). Les deux compères parcoururent sans effort une centaine de mètres.

– Par la barbe d'Étienne Dolet! s'exclama Fornax. Des crottes!

Un monticule de fientes d'un noir rutilant, pour reprendre l'impropriété du chapitre 1, barrait la sente sur toute sa largeur, et pire encore.

– Les pauvres, s'attendrit le typographe, ce qu'elles ont dû souffrir, tout de même!

– Et comment sûtes-vous?

– Je viens au travail à vélo par cette sente printanière. L'imprévue montagne d'immondices m'a certes interloqué, mais la nature n'étant pas avare de phénomènes inexplicables (pluie de grenouilles ou de poissons, engloutissements..., j'en passe et pas nécessairement des meilleurs), je me suis contenté de contourner le tas, de ranger mon vélo et d'entrer par ma petite porte (je suis un des rares à en avoir la clé). En arrivant à mon poste de travail, j'ai vu par terre une autre déjection; je l'ai glissée dans une feuille périmée des *Potes au Noir*, puis dans la poubelle, sans y voir malice à quatorze heures. Anarchiste, peut-être, mais tendance hygiéniste. Ce n'est que sous le feu roulant de vos questions que j'ai fait la bijection des déjections.

– Donc, vous ignorez les tenants et les aboutissants. Pas grave, je trouverai. Nous allons de ce pas informer M. Bannes qu'il peut centrifuger une tonne de crottes saturées d'encre Carbonel.

Chapitre 5 : Gutenberg... Léonard... Le miroir... La main gauche !

– Cent cinquante litres récupérés! annonça un Onésime Bannes enthousiaste. Merci à vous de cette prompte résolution...

– Partielle, hélas! le coupa Fornax en triturant sa moustache. Il me faut encore retrouver les chiropètes et les agitateurs.

Fornax demanda à M. Bannes de lui déléguer, le temps de l'enquête, Jacques Kerver, le typographe hygiéniste, et Marguerite Eymery, la claviste fûtée, afin de constituer, comme on dit quai des Orfèvres, une cellule de cerise.

– Brain-stormons, si vous le voulez bien, proposa-t-il à ses nouveaux associés.

– Les chiropètes, c'est pas des hélicoptères, assena Marguerite.

– Mais ça volette avec deux *t*, poursuivit Jacques, féru de conjugaison.

– Et les vampires mangent de l'ail bio, conclut, rêveur, l'inspecteur.

Visiblement, le brain-storming ne menait à rien. On décida donc d'enquêter dans la tradition. Marguerite fut chargée d'éplucher le Net, voir si une crypto-congrégation néo-aristotélichienne n'y annonçait pas d'inavouables projets

anti-Goncourt. Et si un rapt de chiroptères n'était pas signalé. Jacques Kerver proposa l'entregent des *Potes au Noir* pour collecter de possibles remontées d'informations encrières : du moment que cela ne mettait pas en péril la ligne éditoriale, il ne voyait pas d'inconvénient à une alliance temporaire et mineure avec les forces de l'ordre, surtout pour délivrer de sensibles créatures engorgées d'une matière étrangère à leur cycle nutritif. Rendez-vous fut pris, en fin d'après-midi, au Père Prosper, un rade amical sis dans la commune voisine.

*

Marguerite, coiffée d'un bibi, pénétra dans le troquet et se dirigea vers la table où Fornax s'absorbait à la lecture du *Testament* du curé Meslier.

– Seriez-vous athée ?

– Cela dépend de l'heure. (Fornax consulta sa montre :) Cinq heures, effectivement, un *sencha* pour moi, tonitrua-t-il à l'attention du limonadier.

– Et pour mademoiselle ?

– Un rooibos, s'il vous plaît.

– Un noir bien serré pour moi, commanda un Jacques Kerver ponctuel, en poussant la porte de l'établissement.

– Le Net ne l'est guère en ce moment, entama sans préavis la demoiselle du clavier. Côté rapt, on a de tout, de la moissonneuse-batteuse découpée et expédiée en Bulgarie à l'héritière, découpée elle aussi et renvoyée à ses parents.

– Un rapport avec notre affaire ? s'enquièreent les sourcils relevés de l'inspecteur.

– Aucun, c'est liminaire.

– Ah bon ! ponctua Jacques. De mon côté, les Potes au Noir ont relevé d'intéressantes fluctuations encrières. Il

semblerait qu'on propose en ce moment de la Carbonel à prix cassé, mais d'une qualité un peu... organique, si vous voyez ce que je veux dire. J'ai une adresse, quai Gutenberg à Amboise.

– Ah ah! la piste Léonard de Vinci. J'en étais sûr.

Les deux néo-associés se tournèrent avec stupeur vers l'inspecteur (ainsi que le serveur, présent à cet échange mais absent à son sens).

– Pourquoi Léonard?

– N'écrivait-il pas de la main gauche, en miroir, comme une composition typographique que seuls peuvent décrypter les initiés – dont je me flatte de faire partie grâce à un père persévérant qui me fit lire les épreuves de ses ouvrages de criminologie dans la galée?

– Gutenberg... Léonard... Le miroir... La main gauche! Mais oui, mais c'est bien sûr! s'exclama Jacques Kerver.

Venait-il de saisir le lien de causalité entre ces quatre occurrences? Et vous, attentif lecteur?

Chapitre 6 : sur la piste de Spiridou le Bavard

L'inspecteur Fornax pointa un doigt anonyme mais péremptoire sur la Une de *La Champagne libre*, le journal local : « *De l'encre dans le bénitier.* » Sous ce titre prometteur, un chapeau ne l'était pas moins. « *La cathédrale de Reims, victime d'une mauvaise plaisanterie... Oindra-t-on demain le futur roi de France avec de l'encre?* »

– Nous ne sommes plus en République? s'inquiéta Marguerite.

– Si si, la rassura Jacques Kerver. C'est juste un effet d'annonce journalistique. Une fois, dans *Les Potes au Noir*, j'ai titré, en clarendon corps 48 : « *Bon anniversaire Louis Seize!* » Comme c'était le numéro du 21 janvier, tous les lecteurs ont compris.

– Écoutez, les coupa sèchement Fornax : « *Dagobert Chandon, l'estimé bedeau de la cathédrale de Reims, a fait une stupéfiante découverte, hier matin, alors qu'il s'appêtait à remplir les fonts baptismaux en vue du prochain baptême de Nicolas-Claude Ledoux, le petit-fils de notre bien-aimé président du Conseil général. La cuvette profanée était pleine à ras bord d'une substance noire et visqueuse que la police parvint à identifier sans peine : de l'encre Carbonel de la meilleure qualité. Le forfait est d'ailleurs signé : "Spiridou le Bavard". S'agit-il d'une farce (de mauvais goût), d'un acte de malveillance patenté, d'une attaque*

ciblée contre le Conseil général, dont les dernières décisions n'ont pas plu à tout le monde... » Spiridou le Bavard, ça vous dit quelque chose ?

Marguerite secoua ses jolies nattes blondes.

– Est-ce que cela a à voir avec la main gauche de Léonard ?

– Patience patience ! Nous y arrivons ! (L'inspecteur poursuit sa lecture :) *« Y aurait-il un rapport avec la vandalisation de La Joconde, au Louvre, il y a quelques jours ? Des malfaiteurs ont osé dessiner des moustaches à la dame la plus souriante de l'histoire de l'art ; sous prétexte qu'un artiste l'a fait au siècle dernier sur une reproduction, deviendrait-il légitime de placer des bacchantes sur l'original ? Où s'arrêteront les iconoclastes ? La police a, c'est une information exclusive de La Champagne libre, identifié la substance : de l'encre Carbonel, heureusement fixée sur un léger adhésif transparent, qu'il a été facile aux restaurateurs du musée de retirer sans endommager le célèbre tableau. Nous pouvons d'ores et déjà donner à nos lecteurs cette information, toujours exclusive : les graphologues sont formels, la signature du forfait rémois (écrite en miroir) et la moustache du Louvre sont de la même main, gauche de surcroît. »* On avance, on avance ! se réjouit Fornax en se frottant les mains. Pour fêter cela, allons acheter des œufs Kinder. J'en raffole !

Ils quittèrent en hâte le Père Prosper et se précipitèrent dans la première boulangerie. Chacun eut droit à son œuf. Dans celui de Fornax, hâtivement dépiauté, le jaune renfermait une petite presse d'imprimerie modèle Gutenberg, accompagnée d'un minuscule rouleau de papier qu'il déplia. Il lut, composé en plantin corps 8 et en miroir : *« Avec les compliments de Spiridou le Bavard. »*

– Saperlotte ! s'exclama le policier scié. Ce Spiridou est-il omniscient, omnipotent, omniprésent ?

– En tout cas, Gutenberg et Léonard sont décidément de

la partie, sans oublier Duchamp! (Jacques Kerver résuma, en comptant sur ses doigts :) 1. Les moustaches à la Joconde. 2. Les fonts baptismaux. 3. La cuve de l'imprimerie Bannes. Le fil conducteur? l'encre Carbonel! Peut-être devrions-nous rendre visite à cette honorable maison sise dans le Perche.

– J'allais le proposer, bougonna Fornax, un peu dépité de se faire doubler par un de ses adjoints néophytes.

– On en profitera pour visiter le musée Poulet-Malassis, à Alençon, suggéra Marguerite.

– Ce n'est pas une mauvaise idée, rebougonna Fornax. Baudelaire est un sacré gaillard, et Spiridou le Bavard en est un autre!

Sur cette douteuse conclusion, ils s'engouffrèrent dans la voiture banalisée de l'inspecteur qui, gyrophare plein pot, se précipita vers l'ouest.

Chapitre 7 : Rentrer maison

Ils parvinrent à Alençon dans la soirée. Fornax réserva trois chambres à l'hôtel de la Poste et ils filèrent dîner au Poteau noir. (Rien à voir avec la feuille subversive, précisa Jacques Kerver, la main droite sur le cœur.) Quand ils pénétrèrent dans l'établissement, un individu dégingandé et passablement anonyme en sortait ; il les bouscula.

– Le malappris ! s'insurgea la jolie Marguerite. Il pourrait s'excuser tout de même.

– Attendez ! s'écria Fornax.

Il porta la main à la couette gauche de sa collaboratrice en CDD et retira une feuille de papier minuscule, accrochée à la manière d'un poisson d'avril à la torsade de cheveux blonds. À peine assis, ils commandèrent du poulet et Fornax déplia le billet, composé en miroir comme il se doit (bodoni corps 10) : « *Aidez-moi ! Signé : Spiridou le Bavard.* »

– Par les moustaches de Manuzio, ronchonna Fornax, ce type se paie notre fiole, ou il est vraiment trop fort pour nous...

– Ou les deux ? suggéra Jacques Kerver. Aurions-nous affaire à un extraterrestre en panne de carburant, obligé de faire halte sur notre planète peu hospitalière, mais hélas sur sa route ? Lequel carburant, difficile à trouver sous l'écorce terrestre, se rapproche de l'encre Carbonel... D'où la cuve siphonnée...

Fornax et Marguerite haussèrent les épaules :

– Vous lisez trop de science-fiction, mon bon, trancha Fornax ainsi qu'un tendon filandreux, tout en attaquant d'une mâchoire hargneuse une cuisse de poulet datant de la chouannerie.

– Poursuivons le raisonnement, si vous le voulez bien, réattaqua Jacques, bien décidé à avoir sinon le dernier mot, du moins le meilleur. Pour utiliser l'encre Carbonel comme carburant, notre ET est obligé de la distiller... euh... organiquement. D'où le tas de fientes derrière l'imprimerie. Peut-être cela a-t-il altéré ses fonctions neuronales? L'a rendu zinzin? Un brin brindzingue? Un peu comme s'il avait fumé la moquette?

Fornax posa sa fourchette.

– Intéressant... Ensuite?

– Devenu un peu stone, Spiridou erre de-ci de-là. Adeptes du street art, il caviarde *La Joconde*. Vous sachant amateur d'œufs Kinder, il truffe ceux-ci de messages à votre attention...

– Ce qui voudrait dire qu'il nous espionne depuis le début de cette enquête? N'importe quoi!

Fornax haussa ses viriles épaules – Marguerite en eut comme un petit frisson – et attaqua une aile, qui avait certainement survolé la bataille d'Hastings.

– Je ne fais que filer l'argument, ce que l'on nomme en science « expérience de pensée ». Hein! je ne veux pas affirmer, seulement convaincre, supplia Jacques, délaissant un croupon qui eût pu servir à dessiner des aurochs sur les parois des grottes de Saulges.

Fornax, touché, l'encouragea d'un sourire paternel.

– Il n'est peut-être pas omniscient, mais peut sans doute se rendre invisible et nous suivre pas à pas dans notre enquête... Ou disposer de capacités cognitives qui feraient passer Albert

Einstein pour un enfantelet. D'ailleurs, ce grand gaillard fili-forme qui nous bouscula...

– Spiridou le Bavard! Mais oui! s'exclamèrent en chœur Fornax et Marguerite.

– Essayons de lui transmettre un message amical, donnons-lui rendez-vous au musée Poulet-Malassis, cela nous changera de celui que nous venons de manger.

Après avoir ingurgité une dentelle (une spécialité pâtissière locale plutôt indigeste, alors que le point d'Alençon est fin et délié), les trois enquêteurs retournèrent à leur hôtel. Fornax placarda à sa fenêtre ce message à destination de leur énigmatique correspondant: «*Spiridou, on est avec vous! Rendez-vous, demain à dix heures, au musée Poulet-Malassis. Inutile de tracer des moustaches au portrait de Baudelaire, il était glabre de l'intérieur comme à l'extérieur.*»

Puis chacun se coucha, dans l'espoir qu'une nuit réparatrice répandrait ses bienfaits sur leur estomac et leur cervelle en ébullition.

Les deux frères Garamon(d)t, que l'on garantit vrais jumeaux, se ressemblent comme deux gouttes d'eau-de-vie sur la cravate d'un festif en fin de banquet. Et encore, se dit Fornax, l'analogie est-elle bancale : l'un est rond du bide, rond de la bouille et rond des yeux qu'il a grands ouverts ; l'autre est maigre de la panse, émacié du visage et tout anguleux du regard ; de plus, le premier est mort, le second vivant. Ce qui fait pas mal de différences pour des jumeaux certifiés.

Le grand maigre et vivant se tient cassé sur une chaise. L'autre a la bouche pleine de plomb, ce qui l'empêche de vaticiner, le mort.

– Pas du plomb, précise le Garamont vivant. De l'alliage typographique.

70 % de plomb, 25 % d'antimoine et 5 % d'étain.

C'est ainsi que Fornax découvre le noble métier de fondeur de caractères, que l'on pratique dans la famille depuis la Renaissance, à la suite du fondateur de la dynastie qui fut un célèbre graveur de poinçons. Fornax en apprend beaucoup en peu de temps. Le Garamont maigre, ayant la fibre didactique et le malheur bavard, fait visiter l'atelier à l'inspecteur : les poinçons, dans du papier huilé, à l'abri de la rouille ; les matrices qui recevront l'alliage en fusion ; les casses, où seront rangés les caractères – « les petits clous », comme disent les typographes.

Et tout cela dans un état de propreté digne d'une salle d'opérations.

L'inspecteur Fornax au pays du bizarre

Cinq enquêtes où le fantastique côtoie l'érudition : pourquoi a-t-on siphonné les trois cents litres d'encre prévus pour l'impression du futur Goncourt ?

Qui a tué Claudius Garamond, le célèbre fondeur de caractères, et qu'en est-il des « arabes du Roi » disparus ? Quelle idée d'organiser des concerts sur des parois ou des sommets inaccessibles, surtout quand les interprètes meurent les uns après les autres ! Qui sont les Aleximores, ces mystérieux repriseurs de la trame temporelle ? Et pourquoi Fornax se mettrait-il à trucider des libraires en série, en signant ses crimes avec le sang de ses victimes ?

Préface et postface par Christian Laucou, expert fornaxien !

Pierre Laurendeau, auteur versatile et éclectique.

A publié quelques ouvrages sur la langue française (*Le Français cent difficultés*, *Le Polygraphe*) et des livres « mauvais genre » sous plusieurs pseudonymes. Vit en montagne, dans les Hautes-Alpes.



www.souslape.fr



12 euros